

Les origines de l'arme cuirassée [suite]

Autor(en): **Bauer, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **90 (1945)**

Heft 2

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Prix du numéro : fr. 1.50.

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne

Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Les origines de l'arme cuirassée

(Suite)

II. LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.

a) *L'impasse de l'offensive.*

La guerre de mouvement à laquelle s'étaient préparées toutes les armées européennes entre 1871 et 1914, épuisa ses effets et ses ressources, sur le front occidental, en l'espace de trois mois. Tour à tour, les moyens mis en œuvre par les Moltke, les Joffre et les Falkenhayn se sont trouvés trop courts ou trop vite épuisés, pour procurer à l'un ou à l'autre des deux partis, cette victoire décisive qui eût terminé la guerre par un coup d'éclat. Les armées adverses appuyant leurs ailes à la Suisse et à la Mer du Nord, il n'y a plus d'autre manœuvre offensive possible que l'attaque frontale, produisant la rupture, puis l'enroulement du dispositif ennemi.

Mais les fronts sont bien défendus. Arrêtés au passage par d'épais réseaux de barbelés, les assaillants tombent sous

les feux ajustés de nombreuses mitrailleuses, protégées par des fortifications de campagne. Les tirs d'accompagnement n'étant d'aucun secours, en cette occurrence, il faut donc anéantir ou, tout au moins, neutraliser les défenses adverses par des feux d'artillerie denses et précis, ce qui demande du temps et des moyens. Mais, d'autre part, l'installation de plusieurs centaines de canons dans leurs positions de batteries, le transport et le stockage de quelques millions d'obus, l'aménagement des places d'armes et des parallèles de départ n'échapperont pas à l'observation de l'ennemi, et, si, par extraordinaire, le défenseur s'était endormi, les réglages de l'artillerie, puis les tirs de préparation qui s'étendent parfois à une semaine, se chargeraient de le tirer, en temps utile, de sa somnolence. Le bénéfice de la surprise est donc abandonné d'emblée, au profit d'une puissance sur laquelle on se fait d'énormes illusions.

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que l'attaque aboutisse toujours et fatalement à un échec total de l'assaillant. Le 9 mai 1915, l'offensive des dix divisions de la 10^e Armée française (général d'Urbal), préparée sur un front de vingt kilomètres, par le feu de 780 canons de campagne, de 293 pièces lourdes, la plupart à tir lent, et de 124 mortiers de tranchée, aboutit, tout d'abord, à un éclatant succès, et le 33^e C. A., vigoureusement et méthodiquement engagé par son chef, le général Pétain, croit un instant toucher la victoire de la main. Le 25 septembre suivant, les 26 divisions françaises des 2^e et 4^e Armées (généraux Pétain et de Langle de Cary), lancées à l'assaut du front de Champagne, renversent devant elles la première position allemande, bouleversée par le feu écrasant de 3000 canons de 7,5 cm. et de 2000 pièces lourdes ; un moment, le commandant de la 3^e Armée de l'empereur Guillaume, songe à donner à ses troupes un ordre de retraite. Pareillement, le 3 juillet 1916, devant la 6^e Armée du général Fayolle qui attaque au sud de la Somme, ne subsistent plus que quelques débris adverses, dépourvus de toute

consistance. Et, le 27 mai 1918, le premier succès de l'offensive allemande est tel, que sur la rive méridionale de l'Aisne, entre Soissons et Berry-au-Bac, on n'entend plus un coup de fusil.

Ce sont là les cas les plus favorables, car il faut relever ce fait que la durée requise pour obtenir des préparations efficaces, dépasse notablement la validité des prévisions météorologiques de l'époque. De là cette légende qui avait cours parmi les combattants de 1914-1918, et selon laquelle le canon ferait pleuvoir. Quoi qu'il en soit, dès que la pluie se met de la partie, le rendement de l'artillerie tombe dans des proportions catastrophiques, et comme le jour J on a dépensé déjà des millions d'obus, on veut tout de même recueillir le bénéfice des tirs effectués, et l'attaque trébuche sur la première position. Telle est la meilleure explication du drame de l'attaque du Chemin-des-Dames, déclenchée le 16 avril 1917, sous une tempête de neige, mêlée de pluie. En septembre 1915, le mauvais temps intervint dès le second ou le troisième jour des offensives alliées de Champagne et d'Artois, qui, après un beau départ, patinèrent, pour ainsi dire, et s'arrêtèrent dans la boue.

* * *

Dans tous les cas, le drame commence à l'abordage de la seconde position adverse. Au passage de la première, les vagues d'assaut ont déjà fait leurs premières pertes, car si soigneuse, si puissante, si favorisée par les circonstances météorologiques qu'ait été la préparation de l'artillerie et des mortiers de tranchée, elle ne saurait, il s'en faut de beaucoup, nourrir la prétention d'avoir tout râtissé. On pallie à cet inconvénient inévitable par l'organisation de barrages progressifs qui précèdent de quelques centaines de mètres, les premiers échelons de l'attaque, en se conformant à un horaire établi d'avance. Mais, au moindre accroc, au moindre imprévu, à la moindre mitrailleuse oubliée dans cette distri-

bution, fusants et percutants poursuivent imperturbablement leurs bonds réguliers, sans nul souci des fantassins cloués au sol, et sans que ceux-ci réussissent d'ordinaire à retenir ou à rappeler le feu de leurs canons. Le moindre aléa, et le système infanterie-artillerie se disloque, car la liaison régulière et permanente des deux armes est encore dans les limbes. Les fusées de signalisation, lancées d'un trou d'obus ou d'un élément de tranchée, disparaissent au milieu des fumées ou de la poussière du combat ; la radio n'est encore qu'un moyen de transmission réservé à l'usage des états-majors supérieurs ; le fil téléphonique est perpétuellement coupé ou arraché ; les pigeons s'égarent au milieu de ce tohu-bohu infernal. Le seul moyen de liaison, c'est encore le coureur ou l'estafette montée, mais s'ils parviennent aux batteries, après avoir heureusement traversé le chaos du champ de bataille, voilà les commandants d'artillerie bien embarrassés pour exploiter à coups de canons les données d'un croquis établi dans l'incertitude et vieux souvent de quelques heures...

Ou bien — ce qui arrive aussi — en présence de l'effondrement inattendu de la résistance adverse, le fantassin se voit contraint de marquer le pas et de se conformer au rythme du barrage roulant, tandis que l'ennemi reprend ses sens. L'avion, certes, eût constitué l'unique solution de ce problème de la liaison des armes, mais encore, en septembre 1914, n'y avait-il que les batteries du colonel Estienne, commandant de l'artillerie de la 6^e division d'infanterie (général Pétain), pour posséder, faite de bric et de broc, une petite aviation organique. Des années sanglantes allaient encore s'écouler, avant que les fantassins français apprissent à se signaler à leurs appareils d'observation, par le moyen de panneaux de toile jalonnant les positions atteintes.

Quels qu'aient été les premiers succès de l'attaque, à H+4 ou H+5, les tubes arrivent au bout de leurs trajectoires ; beaucoup de chefs sont tombés au cours de la progression, et le mouvement de l'infanterie se trouve progressivement

freiné, au moment où l'on arrive à portée d'assaut de la seconde position ennemie. Celle-ci, placée d'ordinaire à contre-pente à plus ou moins échappé aux feux efficaces de la préparation, à moins qu'elle n'ait été disposée d'emblée au delà des meilleures portées de l'artillerie adverse. Ce serait donc le moment de porter en avant canons et réserves, pour exploiter le premier succès et maintenir le rythme du mouvement. Mais le moyen de le faire, dans les délais utiles, au milieu du paysage lunaire que représente le champ de bataille, parsemé d'entonnoirs, d'éléments de tranchée, de barbelés, de décombres, d'arbres abattus qui offrent autant d'obstacles à la progression rapide des fantassins écrasés sous leur paquetage et de l'artillerie hippomobile !

Plus la préparation d'artillerie a été soigneuse, méthodique, écrasante, plus la solution de ce problème de l'exploitation stratégique des premiers succès tactiques s'avère impossible. Le meilleur exemple de ce que nous avançons ici nous est fourni par la bataille des Flandres. Jamais encore les Alliés n'avaient réalisé une plus formidable concentration d'artillerie : 38 batteries au kilomètre. Mais les tirs de préparation ne se contentèrent pas de niveler les défenses allemandes du secteur visé, ils anéantirent également tout le système de drainage de cette région saturée d'eau, et, dès que la pluie se mit à tomber, l'offensive s'enlisa littéralement dans la boue.

Les méthodes régulières, en dépit de leurs incontestables progrès, ne pouvaient donc résoudre le problème constitué, dès la fin de l'automne 1914, par l'établissement des fronts fortifiés. Ni le succès du 33^e C.A. français à Vimy, ni la percée des lignes allemandes en Champagne, ni la crise ouverte à Verdun, au lendemain de la chute de Douaumont, ni la victoire de Santerre, du 3 juillet 1916, ne purent être exploités à temps par l'attaque. Au bout de vingt-quatre ou de quarante-huit heures, on retombe invinciblement dans la guerre de positions. Et, sans être payé de son juste prix, le sang coule à flot... En septembre, 68 divisions d'infanterie alliées et 14 divi-

sions de cavalerie perdent, en quelques jours d'offensive, 46086 tués et 289057 blessés. La seule artillerie française a tiré 5 394 mille 700 obus de tous calibres, mais les pertes allemandes ne dépassent pas 141000 officiers, sous-officiers et soldats. La Somme (juillet-octobre 1916) coûte aux Alliés 622 000 combattants, contre 300 000 à l'ennemi, sans produire aucune décision ; les Flandres (aux seuls Anglais) 280 000 hommes.

Fallait-il donc renoncer à la percée, au cours d'une seule opération, de deux ou trois positions fortifiées adverses, pour prescrire à l'offensive des objectifs limités, sur lesquels on pourrait réaliser une véritable concentration de moyens ? Telle fut la méthode à laquelle recoururent les Français, lors de la bataille de la Malmaison (23 octobre 1917). Six jours durant, 1476 canons et 232 pièces de tranchée crachèrent 80 000 tonnes de projectiles sur un front de 15 kilomètres, et, pour une fois, les pertes de la défense surpassèrent celles des assaillants qui n'eurent pas plus de 14 000 tués, blessés et disparus. Mais l'on avait, de principe, renoncé à toute exploitation, et les lignes allemandes se reformèrent au Nord de l'Ailette. Pareille méthode eût donc éternisé la guerre, et conduit à rendre à l'adversaire l'initiative des opérations, comme il tenta effectivement de le faire, le 21 mars 1918. Pour ramener l'offensive dans le camp des Alliés, il fallait donc trouver autre chose.

b) *La naissance du char.*

C'est pour sortir de cette impasse tactique de la guerre de tranchées, que le char blindé a pris naissance, simultanément et de façon indépendante, en France et en Angleterre. Moyen tactique, destiné primitivement à porter les fantassins de l'autre côté des réseaux barbelés adverses, le nouvel engin allait, vingt années durant, se ressentir de ses modestes origines, avant que les Fuller, les de Gaulle et les Guderian lui eussent découvert les lointains horizons stratégiques vers lesquels sa cuirasse, son moteur, ses chenilles et ses armes lui permettaient de se ruer.

L'année 1915 se passe, dans les polygones français, à expérimenter des machines de guerre blindées, capables de couper ou d'arracher les fils de fer barbelés, sous le feu de la défense. Aucun projet ne paraît digne de retenir l'attention du G.Q.G., quand, le 1^{er} décembre, le colonel Estienne adresse au général Joffre la lettre suivante : *J'ai eu l'honneur, depuis un an, d'appeler à deux reprises votre haute attention sur l'emploi de cuirassements mobiles, pour assurer directement la progression de l'infanterie. Au cours des dernières attaques, la valeur incomparable de ce procédé s'est imposée à mon esprit avec une force croissante et, après une nouvelle et sévère analyse des conditions techniques et tactiques du problème, je regarde comme possible la réalisation de véhicules à traction mécanique, permettant de transporter à travers tous les obstacles et sous le feu, à une vitesse supérieure à 6 kilomètres à l'heure, de l'infanterie avec armes et bagages et du canon. J'estime qu'il faut six mois et dix millions pour réaliser le matériel nécessaire au transport d'une vingtaine de mille hommes, force suffisante pour enlever, par surprise, les lignes successives sur 40 kilomètres de front, et permettre l'irruption des masses disposées en arrière.*

Le colonel Estienne, dans la lettre dont nous venons de citer un extrait, demandait, pour conclure, au général Joffre de lui accorder sa confiance. Celle-ci ne lui fut pas refusée puisque le 12 décembre suivant il se trouvait au G.Q.G. et discutait avec le général Janin, chargé du matériel, un premier projet de « cuirassé terrestre », comportant chenilles, blindage, et propulsé par un moteur de 80 CV. Cet engin devait être armé d'un canon de 3,7 cm, et de deux mitrailleuses. Animé d'une vitesse maximum de 9 kmh., on lui attellerait une remorque cuirassée d'un poids de 7 tonnes et portant 20 hommes armés et équipés. Quant à la tactique de la nouvelle arme, l'inventeur la décrivait de façon très précise dans sa note du 14 janvier 1916 : *L'unité d'attaque se compose d'une compagnie d'infanterie appuyée par deux cuirassés ; le front normal de cette unité est de 200 mètres, ce qui nécessite 400 cuirassés pour un*

front d'attaque de 40 kilomètres. L'attaque est déclenchée avant la fin de la nuit, de manière que la ligne des batteries ennemies soit enlevée, par surprise, au point du jour, ce qui permettra aux masses, tenues prêtes en arrière, de s'ébranler à l'aube en toute sécurité. Le cuirassé, muni de dispositifs convenables pour se diriger dans l'obscurité, devance toujours son infanterie, qui reste abritée dans la tranchée de départ ou plus généralement, dans la dernière tranchée conquise, jusqu'à ce que le cuirassé l'invite, par un signal lumineux, à se rallier à lui. Par ses feux, à bout portant, de canon et de mitrailleuse, il assure la sécurité de la progression et, par son fanal arrière, il guide la marche dans la nuit. Par où est passé le cuirassé, à travers les fils de fer, passera la colonne de section ; elle sautera dans la tranchée et la nettoiera, sous la protection immédiate de son cuirassé, qui devance la tête de colonne, surplombant l'ennemi, rendant vaines toutes ses défenses habituelles, sitôt la tranchée conquise, le cuirassé la franchit et se porte en avant, pendant que son infanterie se rassemble dans la tranchée pour un bond ultérieur. Au point de vue stratégique, les cuirassés permettent de monter une grande attaque par surprise, sans préparation d'artillerie.

Peut-être aurait-on pu objecter au Colonel Estienne que son système d'attaque faisait bon marché de toute profondeur, ou plutôt que, compte tenu des pertes éventuelles, il ne suffirait pas de 400 « cuirassés terrestres », disposés sur un rang à 100 mètres d'intervalle, pour mener une action de rupture sur un front de 40 kilomètres. Néanmoins, l'invention correspondait si bien à l'expérience du champ de bataille, et l'inventeur mettait à plaider sa cause une telle clarté et une telle conviction chaleureuse, que le général Joffre se trouva conquis en moins d'une heure : « Ce que vous m'avez dit, concluait-il en congédiant le colonel Estienne, est prodigieusement intéressant ». Les généraux de Castelnau et Pétain témoignèrent du même empressement. Aussi bien, dès le 31 janvier 1916, le commandant en chef avait-il pris sa décision, dans le sens positif.

De nombreuses difficultés industrielles et d'inévitables

améliorations en cours de fabrication, retardèrent la rapide réalisation du premier programme de chars. Le colonel Estienne en avait réclamé 400. Le G.Q.G. en commanda le double, mais, en fin de compte, au mois de mars 1917, l'artillerie d'assaut (A.S.), ainsi qu'on avait baptisé la nouvelle arme, ne comptait dans son ordre de bataille que 256 chars, organisés en batteries de 4 engins. Quatre batteries formaient un groupe ; et ceux-ci devaient être constitués en groupements occasionnels, sous le commandement d'un chef, auquel était attribué un petit Etat-Major, qui devait préparer et organiser l'engagement de ses chars, dans le cadre de la grande opération d'infanterie, puis les reconstituer après le combat. A cet effet, on subordonnait au commandant une section de ravitaillement et de réparations.

Les matériels réalisés n'étaient pas ceux du premier projet Estienne. Particulièrement la remorque cuirassée d'infanterie fut abandonnée pour des raisons que nous ignorons. En mars 1917, l'artillerie d'assaut française comprenait deux types :

SCHNEIDER : Poids : 13,5 t. Puissance : 60 CV. Longueur : 6 m. ; vitesse pratique : 4 kmh.

Armement : 1 canon de 7,5 cm. court (casemate), 2 mitrailleuses.

Blindage latéral : 11,4 mm.

Equipage : 1 officier, 1 sous-officier, 4 hommes.

SAINT-CHAMOND : Poids : 24 t. Puissance : 90 CV. Longueur : 8 m. Vitesse théorique : 8,5 kmh.

Armement : 1 canon de 7,5 cm., modèle 97 (casemate) ; 4 mitrailleuses.

Blindage : 11 mm.

Equipage : 1 officier, 1 sous-officier, 7 hommes.

C'étaient donc d'assez gros engins, puissamment armés d'un canon de 7,5 cm., que l'industrie française présentait pour son coup d'essai. Leur faible vitesse était suffisante pour les missions tactiques qu'on leur destinait, et leur protection les

rendaient impénétrables au projectile de l'infanterie, mais il faut noter que les chenilles de l'époque laissaient beaucoup à désirer, sous le rapport de la solidité, d'où des pannes multiples et, surtout avec le Saint-Chamond de fâcheux déraillements, d'autant plus que les formes de leurs étraves ne leur permettaient pas d'aborder avec aisance les divers obstacles du champ de bataille. A la même époque, la maison Louis Renault allait recevoir une commande de 1000 chars de 4 tonnes. Armés d'un canon de 3,7 cm. ou d'une mitrailleuse sous tourelle, munis de chenilles enveloppantes, travaillant dans les meilleures conditions mécaniques, ces nouveaux engins représentaient un immense progrès par rapport aux deux premiers modèles que nous venons de décrire. Leur réalisation en grandes séries fut, toutefois, contrariée et retardée par toutes sortes d'avatars.

En Angleterre, le char d'assaut, avant de paraître sur le champ de bataille, avait dû franchir toute une série de barrages que lui opposaient la méfiance et l'esprit conservateur du haut commandement britannique. Il faut dire aussi que la première idée de ce nouvel engin révolutionnaire n'était pas sortie, tout armée, de l'imagination d'un combattant éprouvé aux rudes réalités du front, comme cela avait été le cas en France, avec le colonel Estienne. Le char anglais naquit, en effet, dans les bureaux de l'Amirauté, sous l'ardente impulsion de M. Winston Churchill.

Dès les premiers jours d'août 1914, l'amiral Bacon, directeur général des usines d'artillerie de Coventry, avait proposé au Premier Lord civil, les plans d'un obusier de 38,1 cm., pouvant être transporté par route. Au moment de la chute d'Anvers, M. Winston Churchill, qui, l'on s'en souvient, avait passé le Détroit, pour se rendre au G.Q.G. du roi Albert, eut l'occasion de voir à l'œuvre les sections d'auto-mitrailleuses britanniques affectées à la défense de la base Dunkerque. Les Allemands ayant barré ou coupé les routes sur lesquelles opéraient ces engins auxquels leur cavalerie n'avait rien à opposer, l'idée jaillit dans son esprit, d'une machine capable de traverser tranchées et

fossés et d'écraser sous son poids les réseaux de fils de fer. Cette première imagination se cristallisa sous une forme technique, quand parurent sur le front les premiers obusiers de l'amiral Bacon, qui se décomposaient en huit charges remorquées par des tracteurs à chenilles. M. Winston Churchill suggéra donc à l'inventeur de construire des tracteurs capables de franchir les tranchées et de transporter des armes et des mitrailleuses. Les matériels d'expérience de l'amiral Bacon, qui comportaient un pont-levis, ne satisfirent par le *War Office*, mais, concurremment le colonel E.D. Swinton, attaché au G.Q.G. de Sir John French, transmit au Comité de guerre britannique, un projet de même nature. Aussi bien, ce 5 janvier 1915, M. Winston Churchill adressa la lettre suivante à M. Asquith, alors Premier ministre du roi Georges V :

« J'approuve entièrement les observations du colonel Hankey (qui avait transmis le projet Swinton au Comité) sur les procédés mécaniques à adopter pour prendre les tranchées. ...il serait extrêmement aisé d'armer en peu de temps un certain nombre de tracteurs à vapeur, pourvus de petits abris cuirassés, où l'on pourrait placer des hommes et des mitrailleuses, qui seraient protégés contre les balles. En les utilisant de nuit, on éviterait complètement le feu de l'artillerie. L'emploi de chenilles permettrait de traverser très facilement les tranchées et, grâce à son poids, la machine détruirait tous les réseaux de fil de fer. Quarante ou cinquante de ces machines préparées secrètement et amenées en position à la tombée de la nuit, parviendraient presque certainement à se frayer un chemin dans les tranchées ennemies, écrasant tous les obstacles et balayant les tranchées du feu de leurs mitrailleuses et de grenades lancées par le haut. Elles constitueraient alors autant de points d'appui qui permettraient à l'infanterie britannique de soutien, d'avancer et de se grouper autour d'elles. Elles pourraient alors se porter à l'attaque de la seconde ligne de tranchées.

(A suivre.)

Major E. BAUER.
